



Plusieurs autres feux importants se sont produits à Sainte-Marguerite-du-Lac-Masson, notamment le feu qui ravagea en 1947 le deuxième étage du centre commercial bâti par le baron Empain dix ans plus tôt. En fait, presque tous les hôtels, manoirs, auberges, résidences et pensions de touristes, et il y en eut, paraît-il, jusqu'à dix-huit à une certaine époque entre 1890 et 1950, ont été détruits par un incendie.



Le dernier en date et non le moindre: le "Relais du Baron Empain" construit en 1937 près du Centre culturel, disparut pendant une nuit de novembre 2012, ravagé par un feu suspect et inexplicable puisque l'électricité, le gaz et l'eau avaient été coupés au préalable.



Sainte-Marguerite-du-Lac-Masson en photos

Sources : Archives de la Société d'Histoire de Sainte-Marguerite-et-Estérel

Adaptation et rédaction : Gilles David, mars 2014
Collaboration : Pierre Landreville
Traitement de texte : Claire Beaulieu
Infographie : Réjean Lafèche



D'autres familles de souche: les Lecours

Le premier Lecour mentionné dans le registre civil du Québec se prénomme Michel. Il est né vers 1639 près de Lisieux, en France. Il a 29 ans quand il se marie en 1667, à Beauport au Québec, avec Louise Leblanc qui elle... n'a que 12 ans.

Quelques 150 ans plus-tard, soit vers 1820, les Lecour sont rendus dans les Basses Laurentides: St-Eustache, Ste-Scholastique, Ste-Thérèse, et bientôt à Ste-Adèle, où se marie en 1870 François Lecour-Godmer avec Marie-Louise Robert qui mourra plus que centenaire en 1947. François et Marie-Louise s'établirent à Sainte-Marguerite en 1870 où ils auront 9 enfants.

Nous avons rencontré Mme Françoise Lecours (petite-fille de Marie-Louise) qui vit toujours dans la maison ancestrale de 118 ans et qui partage avec nous ses souvenirs.

«On vivait sur une ferme assez grande. C'est surtout mon frère Roger qui s'en occupait parce que papa faisait de l'emphysème. On avait suffisamment d'animaux pour subvenir à nos besoins: chevaux, vaches, cochons, moutons, poules... et un bon chien: Noireau, qui a déjà sauvé de la noyade mon frère Pierre-Paul; au printemps, Noireau portait le lunch à la cabane à sucre; un jour, il n'est pas revenu parce qu'il s'est fait empoisonner par un voisin qui n'aimait pas le voir passer sur son terrain...»

On avait plusieurs bâtiments, dont une laiterie où on gardait au frais notre nourriture; un poulailler où il fallait lever les œufs et nourrir les poules chaque jour; plusieurs "sheds" pour la glace, le bois, l'équipement... Je me souviens surtout de la grange où on allait jouer dans la tasserie... Le "cable" au bout duquel mon oncle Jos suspendait l'animal pour laisser vieillir la viande quand il "faisait boucherie" avec papa...



Dans les champs, les hommes semaient surtout des patates, du blé d'Inde, de l'avoine, du foin... Près de la maison, il y avait le jardin qui nous fournissait en légumes. C'est surtout grand-maman Marie-Louise qui s'en occupait, souvent avec notre aide. Elle m'appelait "Philoune" (parce que ça m'arrivait parfois de "filer", ou plutôt me "défiler"!): "Philoune,

viens m'aider; on va aller sarcler, ou arracher les carottes, les betteraves, etc".

Grand-maman faisait des remèdes avec des plantes dont une potion efficace avec des "cœurs saignants" pour arrêter les hémorragies. Elle avait appris ça d'une "sauvagesse". Quand on avait mal aux dents ou mal au ventre pendant les menstruations, elle nous donnait une "p'tit shot" de brandy diluée dans de l'eau chaude avec du sucre. Ça arrivait souvent qu'on se lamentait, surtout mes frères, même si ça faisait pas mal.

Ma mère (Mathilde Richer) a eu cinq enfants, soit trois garçons (aujourd'hui décédés) et deux filles toujours vivantes (ma soeur Hermance a 90 ans). Elle a gardé sa mère, grand-maman Marie-Louise pendant plus de 30 ans. En plus, elle gardait des pensionnaires, surtout durant l'été, des hommes qui travaillaient sur la construction. Malgré tout cela, elle et grand-maman trouvaient le temps de faire des "catalognes", des tapis nattés, des édretons, des courtes pointes, des savons du pays, et quoi encore, en plus de carder et filer leur laine. Très tôt, on apprenait en les aidant.

Mon père, de son côté, "faisait la glace" et le bois de chauffage en hiver, les «sucres» au printemps, et toutes sortes de travaux d'entretien sur la ferme. Il aimait bien "aller à la pêche". Pendant plusieurs années, il était cantonnier, chargé de l'inspection et l'entretien des chemins. C'est aussi lui qui allait à St-Jérôme, en charrette et cheval, pour chercher farine, sucre, mélasse, etc. et autres "commissions" que l'entourage lui confiait. Il s'occupait aussi de livrer le lait, la glace et le bois de chauffage qu'il vendait à des particuliers aux Cascades (chemin des Hauteurs).

Chaque année, en été, s'amenait le "peddler", une espèce de vendeur ambulancier qui faisait le tour des maisons avec ses poches de marchandise. Il y avait aussi le "quêteur" qui passait une fois par année. Pendant le temps des Fêtes, entre Noël et les Rois, la maison se remplissait de "visite": on dansait, on chantait, on se "contait" des histoires jusque tard dans la nuit et... les hommes prenaient un "p'tit coup".

Que de souvenirs! Et j'en aurais beaucoup d'autres à raconter... qui vont me revenir à la mémoire...»

Celle qui parle ainsi, Françoise Lecours est née et s'est mariée à Sainte-Marguerite avec Jean Renaud. Ils ont eu 7 enfants, dont 3 demeurent toujours ici. Elle est grand-maman de 11 petites enfants (11^e génération) et de 11 arrières petits enfants (12^e génération). Elle vit toujours à Sainte-Marguerite, dans la maison ancestrale, entourée de sa belle famille.

Sources: Entrevue avec la famille Lecours le 2 mars 2014: participation de Mme Françoise Lecours-Renaud, ses enfants Mireille, François, Luc et Christiane ainsi qu'une cousine, Danielle Lecours.

Les Brisebois

Pierre-René Dubois dit Brisebois est né en 1639, à Cisse dans le Poitou, en France. Il serait arrivé au Québec au début des années 1660. Il se marie avec Anne Julienne Dumont en 1665, à Québec.

À partir des années 1700, les descendants ne retiennent que le nom de famille de Brisebois. Vers 1800, on retrouve des Brisebois dans la région de St-Eustache. Un premier Brisebois prénommé André arrive à Sainte-Marguerite vers 1855-1860. Une deuxième branche de Brisebois ayant pour ancêtre Moïse arrive ici en 1878 avec son fils Casimir qui aura huit enfants avec Albine Lefebvre entre 1899 et 1910. Cette lignée n'a plus de descendants à Sainte-Marguerite.

Enfin, une troisième lignée venant de St-Jérôme, la plus importante en nombre de descendants, vient s'établir à Sainte-Marguerite vers 1904-1905. Elle a pour ancêtre Dositée Brisebois (1845-1923) qui se maria à St-Jérôme en 1863 avec Adèle Boyer qui lui donna dix-huit enfants. Il arriva ici âgé de près de 60 ans, avec son fils Oswald qui se maria ici en 1906 avec Honora Dorion, avec qui il eut 15 enfants qui sont maintenant tous décédés.

Ces 15 enfants, qu'on appellera la 9^e génération des Brisebois ou la 3^e génération vivant à Sainte-Marguerite-du-Lac-Masson, ont eux-mêmes donné la vie à une cinquantaine de descendants dont une dizaine demeure encore ici. Nous avons rencontré l'une d'elles, Marie-Reine Brisebois (10^e génération) fille d'Armand (9^e génération) qui nous raconte quelques souvenirs de son enfance:

«Mes parents ont eu 8 enfants, soit 6 filles et 2 garçons. Mon père venait d'une famille de 15 enfants, 8 garçons, 7 filles. Chez mon arrière-grand-père Dositée, ils étaient 18 enfants. Mon père a toujours travaillé: sur les chantiers, comme facteur, comme policier à Sainte-Marguerite-du-Lac-Masson; il a opéré un taxi, dans le temps où il y avait beaucoup de touristes, pendant plus de 40 ans. On n'a manqué de rien. Comme on était une grosse famille, on avait souvent de la visite, ça chantait, ça dansait, ça jouait aux cartes. Des bons souvenirs!...».

Nous avons aussi rencontré Raymond Brisebois (cousin de Marie-Reine) fils d'Henri (frère aîné d'Armand). Raymond nous parle de son grand-père Oswald, cultivateur dans le rang 10 et plus tard dans le 9^e rang... Il se rappelle que ça chantait beaucoup chez grand-père Oswald.. le temps des sucres... il a été conseiller municipal; de son père Henri qui n'a pas voulu être cultivateur mais plutôt maçon, puis garagiste, créant ainsi une tradition familiale de mécanicien, métier pratiqué avec compétence et passion par ses trois fils: Raymond, Robert, Léo, et ses deux petits-fils dont l'un, Tony, exploite encore le garage familial depuis 1964, au village.

Mais revenons à la première branche des Brisebois dont les ancêtres sont arrivés à Sainte-Marguerite-du-Lac-Masson vers 1855-1860. Ils venaient de St-Eustache, probablement parce qu'ils avaient perdu tous leurs biens lors des troubles de 1837-1838. À St-Eustache, ils étaient cultivateurs et maraichers. Ici, ils ont dû recommencer à neuf mais dans des conditions

plus difficiles. Un de leurs descendants, Jean-Claude Brisebois, nous explique la vie de ses ancêtres:

«Mon père Fortunat a repris la terre de son père dans le rang 9. En 1936, il a épousé ma mère Augustine Bourdages, à Montréal. Elle venait de la Gaspésie et étant orpheline, elle avait été confiée aux Sœurs Grises, à Montréal. J'ai su qu'elle a connu mon père en venant rendre visite à une compagne dans le rang 9. Après leur mariage, ils ont eu trois garçons dont je suis l'aîné.

Mes parents étaient débrouillards. Sur la terre, on vivait assez bien; en plus des animaux tels que chevaux, vaches, cochons, veaux, moutons, volailles etc., on avait un grand jardin et un verger. Mais en 1928, il y eut une période de gel et dégel qui a détruit le verger. Mon père n'a pas recommencé. On était autosuffisants pour la nourriture et ma mère réussissait à gagner quelques sous en vendant des légumes et des fruits et en tenant une «pension» durant l'été pour des villégiateurs. On faisait aussi un peu d'argent en travaillant ici et là, sur demande.

Je me souviens aussi qu'à chaque automne, un ou deux dimanches, il y avait l'attribution de l'entretien d'un bout de chemin, au rouleau, pour l'hiver à venir. Ça se faisait sur le perron de l'église après la messe. Ceux qui «gagnaient» un bout de chemin à entretenir, ça leur rapportait 300,00 \$ à 350,00 \$. Au printemps, il fallait passer une herse à ressorts dans le chemin pour casser la glace. Ça faisait partie du contrat. Même si la vie était dure, je garde un bon souvenir de cette période».

André Brisebois, un des fils de Fortunat, a été conseiller municipal pendant plusieurs années. Il réside toujours à Sainte-Marguerite-du-Lac-Masson. Pour sa part, Jean-Claude et son épouse Francine Ouimet se sont impliqués pendant plusieurs années dans les activités récréatives et pastorales de notre communauté. Francine a été une des premières agentes laïques de pastorale dans le diocèse de St-Jérôme. Elle a porté longtemps le surnom de "Madame Curé". Aujourd'hui, nous leur témoignons notre reconnaissance.

Sources: entrevues avec Mme Marie-Reine Brisebois, M. Raymond Brisebois et M. Jean-Claude Brisebois, janvier 2014.



Des feux destructeurs

UN FAIT MIRACULEUX

Nous sommes en 1868. Monseigneur Ignace Bourget était en visite pastorale à Sainte-Marguerite-du-Lac-Masson. Le lendemain matin de son arrivée, après la messe pontificale, il conféra la confirmation à plusieurs enfants et même à des grandes personnes. Toute l'assistance était édifiée à la vue de ce saint évêque.

Depuis quelques temps, la température était à la sécheresse et des feux de forêt éclataient ça et là, mais ce jour-là, on constata avec crainte que l'élément destructeur s'approchait rapidement du village, qui n'était pas éloigné de la forêt.

(Avec) ces feux, poussés par un vent violent, il était évident que le village était en danger. Vers deux heures de l'après-midi, des commencements d'incendie se produisaient à divers endroits dans le village; au moulin, sur les maisons, les hangars et, malgré la diligence des citoyens avec les seaux d'eau pour éteindre, ils ne pouvaient suffire à la tâche. Soudainement, on pense à son excellence monseigneur Bourget. On le considérait comme un saint et, sans plus tarder, on demande le secours de ses prières. Le pieux évêque, accompagné de deux prêtres qui le soutiennent pour se rendre à l'église car Monseigneur est vieux et ne marche que difficilement. Rendu dans le sanctuaire, le vénérable évêque s'agenouille sur un prie-Dieu, sans doute priant avec une grande ferveur. Oh prodige!! À peine quelques minutes écoulées, qu'il se forme de gros nuages au firmament et une pluie bienfaisante se répand sur toute la région, qui sauve le village. Gloire à Dieu et reconnaissance au saint Pontife.

Grâce à l'ordonnance de la visite pastorale par Mgr Bourget et à la liste des personnes ayant reçu la confirmation en cette occasion, conservée au presbytère de la paroisse de Sainte-Marguerite, la date de ces événements, le 6 juillet 1868, nous est révélée.

LE VILLAGE DE SAINTE-MARGUERITE-DU-LAC-MASSON MENACÉ PAR LE FEU EN 1902 ET EN 1920.

Lors d'une réunion de la Société d'Histoire de Sainte-Marguerite en 1999, Mme Irène Malo explique à l'auditoire les péripéties du grand feu de forêt survenu en 1902, que ses grands-parents lui avaient raconté:

«Cette année-là... il y eut un grand feu de forêt qui a commencé à Mont-Laurier et qui a fait des ravages énormes et brûlé les terres de plusieurs colons. C'est le train qui laissa échapper des charbons brûlants qui a mis le feu. Mes grands-parents demeuraient à l'époque près du Lac Morel à Sainte-Marguerite dans une petite maison de bois rond que mon grand-père avait construite de ses mains. Quand ils ont vu le feu, grand-mère a jeté tout son linge et les matelas dans le lac, en espérant sauver leurs biens matériels. Grand-père a

attelé les chevaux après leur avoir mis des bandages mouillés sur les yeux et il est passé à travers le feu avec toute sa famille... Quelques jours plus tard, ils sont revenus pour constater que la maison n'avait pas brûlé mais tous les effets personnels à l'extérieur étaient calcinés. Quelques années après, ils construisirent une autre maison près de la route rurale, le 7^e rang (aujourd'hui, le chemin Sainte-Marguerite) face au Lac Morel».

Dans les archives de la Société d'Histoire, on trouve le récit d'un autre feu survenu en 1920 qui menaça le village mais se termina de façon miraculeuse. En effet:

«Un violent feu de forêt ravageait nos beaux arbres tout le tour du lac Masson, et le feu menaçait même d'envahir et de ravager le village... ce devait être terrifiant à voir. Alors, on fit avvertir Mgr Bruchési, archevêque de Montréal. En ce temps-là la paroisse de Sainte-Marguerite était rattachée au diocèse de Montréal. C'est Mgr Bruchési qui comme par miracle, avec l'ostensor et la présence du Saint-sacrement, arrêta le feu... la puissance de la foi!»

1922: INCENDIE DE L'ÉGLISE ET DU COUVENT

Tout allait dans le meilleur des mondes jusqu'au mois de février 1922, lorsqu'un grand malheur s'abattit sur la paroisse. Le 19 février 1922, un dimanche, par un froid intense, le bedeau, ayant chauffé la fournaise de l'église plus qu'à l'ordinaire, n'eut pas la prudence d'aller voir si tout était en ordre autour de la dite fournaise. Après la grand-messe, il se rendit chez eux prendre son dîner. Vers une heure et demie de l'après-midi, il revient sonner l'heure des vêpres. À sa surprise, en passant par le chemin couvert entre l'église et la sacristie, il aperçoit une fumée intense venant de l'endroit de la fournaise. Il court sonner l'alarme, appelle au secours. On accourt avec des haches, des seaux d'eau, mais peine inutile. En 15 minutes, le feu, attiré par l'espace des deux voûtes, avait déjà enveloppé tout l'intérieur de l'église. L'abbé M. Lussier sauve les saintes espèces et, avec l'aide de quelques personnes, on sauve quelques statues dans l'église, mais il faut aussitôt se retirer car déjà les planches en feu tombent de la voûte. La couverture de l'église s'effondre avec un bruit lugubre, la cloche fait entendre un dernier son dans sa chute fatale et tout est fini. Notre belle petite église n'est plus qu'un brasier étincelant projetant des tisons sur une longue distance. Y a-t-il quelque événement plus triste dans l'histoire d'une paroisse? Mais ce n'était pas tout, la destruction ne devait pas s'arrêter là car le couvent, bâti à proximité de l'église, ne pouvait être sauvé que par des pompes puissantes, ce dont la municipalité manquait. Bientôt, il fut évident qu'il était voué à une perte imminente.

